

Mission Orthodoxe saint Jean (Maximovitch)

FRATERNITE ORTHODOXE SAINTE-ANNE

BREURIEZH REIZHVRIEK SANTEZ ANNA

FEUILLET SAINTE ANNE



N°94

Juillet 2021

Nouvelles de la Bretagne orthodoxe

Notre pèlerinage annuel à saint Hervé-le-Mélode a eu lieu comme prévu le samedi 12 juin. Débuté dans la fraîcheur et la grisaille, il s'est heureusement achevé sous le soleil, pour les agapes. Nous n'avions jamais été si peu nombreux sur le Menez Bre, une dizaine. Toutefois l'office a été particulièrement fervent et les agapes très fraternelles. Comme annoncé nous avons célébré l' Office de l'Huile sainte, ou des Sept Evangiles.

Yvon Garrec, le président de l'association (Les Amis du Patrimoine Peder nec) à l'origine de la rénovation de la chapelle Saint-Hervé et du renouveau du site nous a informé que la statue de deux mètres en granit du saint allait rester sur le Menez Bre contre l'avis des Bâtiments de France.

D'après ceux-ci, la statue qui se dresse à 140 mètres de la chapelle (à l'origine est devait s'y trouver beaucoup plus près), ne devrait pas y être pour préserver le champ de visibilité de la dite chapelle. Une aberration lorsqu'on pense que cette chapelle n'existe qu'en mémoire du passage de saint Hervé sur le Menez Bre et qu'elle lui est consacrée. Au final, elle va seulement être déplacée sur un terrain privé offert par un agriculteur...

Nous remercions Yvon pour son chaleureux accueil ainsi que la paroisse catholique-romaine d'avoir permis ce pèlerinage.



- La Dormition de sainte Anne sera célébrée selon le calendrier Grégorien le 25 juillet à Quistinic (56) et à Lannion (22).

- Nous avons appris que l'archevêque et métropolitain Joseph a ordonné dimanche 27 juin à Nantes un prêtre pour la paroisse de Rennes (Patriarcat de Roumanie).
- Père Yannick nous informe que le métropolitain Emmanuel a ordonné prêtre, samedi 3 juillet à Paris, le diacre Théophile pour la paroisse de Rennes (Patriarcat de Constantinople).
- Nous sommes en mesure de confirmer la fondation d'une paroisse aux Sables d'Olonnes, elle sera desservie par l'archiprêtre Alexis Struve de la paroisse Saint Basile de Césarée et Saint Alexis d'Ugine de Nantes (Patriarcat de Constantinople). Les Liturgies seront célébrées le samedi.
- Confirmation également de la fondation d'une paroisse à Vannes, desservie par le père Yannick Provost de Quimper et Rennes et le père Théophile, de Rennes (Patriarcat de Constantinople). Les Liturgies sont célébrées chapelle du Moustoir à Arradon.
- ça bouge à Brest, au Bout du Monde (Pen ar Bed)... Le père Yannick Provost et le hiéromoine Dosithée (Patriarcat de Constantinople) travaillent à la fondation d'une paroisse. Le Patriarcat de Moscou souhaite consolider sa paroisse de Recouvrance. Le Patriarcat de Roumanie maintient sa présence à La Trinité en Plouzané.....

Les prêtres et les communautés orthodoxes se multiplient en Bretagne : réjouissons-nous !

<http://orthodoxesbretagne.blog.free.fr>

VIE DE NOTRE PÈRE PARMIS LES SAINTS

MAGLOIRE, ÉVÊQUE DE DOL

Disciple et successeur de saint Samson,

L'un des sept saints fondateurs de la Bretagne

Ce grand hiérarque, célèbre par ses vertus, voit souvent sa propre vénération unie à celle de son père spirituel, saint Samson. Nous connaissons la vie de saint Magloire par deux manuscrits: l'un écrit au milieu du neuvième siècle (entre 840 et 850 environ), l'autre rédigé entre 920 et 930 tout au plus, comme l'a démontré Arthur de la Borderie (dans *Miracles de saint Magloire et Fondation du Monastère de Lehon*). L'époque de saint Magloire est donnée, elle aussi, par celle de son père spirituel. Son premier hagiographe en fait même son cousin germain, natif comme lui de la tribu des Démètes dans le Sud-Ouest de la Cambrie, l'actuel Pays de Galles. Avait-il pour père charnel Umbrafael, l'oncle paternel de saint Samson, et pour mère, Affrel, la tante maternelle du même ? Ceci semble moins net à Arthur de la Borderie, car, dit-il « la vie de saint Samson qui parle à plusieurs reprises d'Affrel, d'Umbrafael et de leurs enfants ne nomme pas saint Magloire ». Soucieux d'établir de façon plus certaine et inattaquable la parenté de Magloire et de Samson, l'hagiographe lui aurait-il donné de tels parents ? Impossible de trancher. Certes, selon notre illustre historien, les trois fils d'Umbrafael, parfaitement anonymes dans la vie de saint Samson (cf *Vita S.Samsonis* N° 2 et 3 *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti* [Actes des Saints de l'Ordre de Saint Benoît] Saec.I, p.166-173) étaient tous les aînés de celui-ci ; Samson étant né au ciel très vieux, il semble difficile d'admettre que Magloire s'il était vraiment son aîné, eût pu lui survivre aussi longtemps. Par contre, ce que la Tradition atteste fortement, c'est une parenté plus ou moins proche entre les deux saints. À ce sujet, une hypothèse s'impose : le moine hagiographe, confesseur de la Foi Orthodoxe des chrétientés celtiques, n'était pas un faussaire. Profondément engagé dans les

rangs de la « Vie angélique » du monachisme, il ne s'intéressait qu'à la filiation spirituelle de notre saint ; qu'à cette dernière s'ajoute une parenté selon la chair ne pouvait que souligner la première. Comme tout Chrétien Orthodoxe, il se souvint certainement de ces versets du Psaume 50 où il est dit « Voici je suis né dans l'iniquité ; et dans le péché ma mère m'a enfanté » et son sens de la généalogie ne fut point celle du monde déchu depuis le péché d'Adam. Aussi a-t-il pu se faire le simple écho de cette filiation dont la tradition lui était parvenu de bouche à oreille, soucieux qu'il était de la seule généalogie spirituelle. Cependant, ce que tous soulignent unanimement, c'est la participation de saint Magloire à l'œuvre de saint Samson. N'oublions pas que ce saint est regardé par certains historiens comme celui des sept saints fondateurs dont l'influence dans les destinées du pays fut la plus considérable. Il est vrai que son histoire est intimement liée à celle de la Domnonée, vaste étendue du territoire breton qui va du Couësnon à Brest.

Notre illustre saint ouvrit les yeux à la lumière de ce monde à Granvey, au Pays de Galles, berceau du monachisme breton, vers l'an 495. *Maeler* (ou *Maelor*) était son nom. Une étude d'Alan Raude fait dériver son nom de *Maglos*, c'est-à-dire « prince ». En vieux celtique, il a pu être *Maglorix*. Le latin en fit *Maglorius* ce qui donna en langue française du neuvième siècle *Magloire*. Nous avons vu comment son premier biographe en fait le fils d'Umbrafael, issu d'une famille royale irlandaise, et d'Affrel, la fille du roi de Glamorgan. En tout les cas, il s'agissait de chrétiens riches et pieux, ayant tenu un rôle dirigeant au sein des pays celtiques, ce qu'atteste l'étymologie du nom de notre saint. Ces vrais chrétiens avaient mis leur trésor « là où était leur cœur » selon le commandement évangélique ; ils l'avaient donc placé « là où ni vers ni mites ne rongent ». Lui ayant donné la vie selon la chair, ils furent attentifs à développer chez lui la vie de la grâce. Ses parents vivant pleinement leur mariage comme l'icône de l'amour que le Christ porte à son Église, l'exemple des vertus chrétiennes et familiales lui fut donné. Dans son sein, il vécut cette règle familiale, grâce à laquelle ces composantes des chrétientés celtiques surent donner à leurs enfants une « vocation de menhir », enracinées qu'elles étaient dans la Foi des Saints Pères.

Très jeune, vers l'âge de sept ans environ, ses parents le confièrent à une école monastique où de saints et sages moines remplaçaient, dans l'éducation des jeunes gens, les druides du temps païen. On choisit pour lui le plus grand monastère gallois, celui d'Iltud du nom de son higoumène, le grand saint Iltud, ordonné prêtre par saint Germain d'Auxerre et regardé comme l'un des fondateurs du monachisme gallois. Les

futurs saints sont nombreux parmi ses élèves. Parmi les plus célèbres on compte Samson, Brieuç, Cadoc, David, Gildas, Lunaire... L'enfant Magloire y mena une vie ascétique partagée entre l'étude et la prière. Il y étudia ses Saintes Écritures, mais aussi les « sciences humaines » : géométrie, physique, arithmétique etc... Nous savons, par les auteurs du temps, que l'enseignement dispensé dans les écoles monastiques des pays celtiques était plus étendu que celui dispensé dans les écoles gallo-romaines. La tradition locale veut que beaucoup de *filid* ou bardes aient reconnu le Christ et soient entrés nombreux dans bien des monastères gallois. Les *filid* étaient poètes, médecins, historiens, juristes...plus « laïcs » donc que les druides, maîtres du sacrifice, gardiens de la religion ancienne, païens, et donc très opposés à la Foi Chrétienne. Malgré cela, la même tradition nous rapporte que bien des druides reconnurent et confessèrent le Christ.

Encore jeune, nous dit son biographe, Magloire revint chez ses parents pour visiter son père malade, mais le saint abbé Samson son parent, l'higoumène du monastère de saint Pyr, situé dans l'île de Caldey, l'emmena avec lui. Les chrétientés orthodoxes de Celtie avaient une prédilection pour établir leurs monastères dans les îles, la mer et sa vaste étendue remplaçant le désert d'Égypte. On trouvait la solitude, le calme, la paix. La situation insulaire facilitait aussi le départ des moines en mission lointaine. La *peregrinacio* était une forme d'ascèse, l'exilé volontaire comme un nouvel Abraham abandonnait tout pour l'amour de Dieu. Chacun connaît l'histoire des navigations de saint Brendan. Ce n'étaient pas des explorateurs partant à l'aventure, des hommes avides de voir des terres nouvelles, mais des hommes de Dieu portant le flambeau de l'Évangile parmi les païens, des fondateurs de monastères en pays lointains, des martyrs, des témoins du Christ. Le *lann*, terre sacrée des monastères portera souvent le nom significatif de *martyria* lieu de martyr, de témoignage... C'est ce qu'atteste une homélie celtique irlandaise du VIIème siècle qui compare la vie angélique ascétique à la voie du martyr : « Il y a maintenant, disait le prédicateur, trois espèces de martyr qui peuvent tenir lieu de Croix : le martyr blanc, le martyr vert et le martyr rouge. Le martyr blanc consiste en l'abandon pour l'amour de Dieu, de tout ce qu'un homme aime... Le martyr vert consiste en ce que l'homme, par le jeûne et le travail, se libère de tout mauvais désir, ou qu'il souffre de nombreuses peines dans un esprit de pénitence et de repentir. Le martyr rouge est l'endurance d'une Croix ou de la mort pour l'amour du Christ ».(cf J.Ryan in *Irish Monasticism* Londres, 1931, p.197).

Magloire, moine et diacre

Nous savons par les chroniques que saint Samson, l'illustre fis d'Ammon de Dyfed et d'Anna de Gwent reçut l'ordination sacerdotale par l'imposition des mains de saint Dubric, puis qu'il lui succéda comme Évêque-abbé du Monastère de saint Pyr.

C'est à ce père spirituel éprouvé que Magloire confia le soin de son âme et auquel il confessa ses pensées. Dans la voie de l'obéissance, avec la grâce de Dieu, il progressa dans la vie vertueuse. Dieu exauçait les souhaits et prières de son père spirituel dont il était le fils aimant et soumis. Lorsqu'il atteint l'âge fixé par les canons, saint Samson, qui lui avait donné l'habit monastique, l'ordonna Diacre. Assistant désormais le prêtre au cours du sacrifice non sanglant, sa vie devint de plus en plus conforme à la dignité de son état. Il était sobre, chaste, modeste, patient, avare de paroles et assidu à la prière. Le zèle pour la maison de Dieu et le salut de son prochain le consumaient tout entier.

L'émigration en Bretagne-Armorique

Saint Samson, en père spirituel avisé, le voyant tant progresser l'ordonna prêtre. De la même façon, lorsqu'un appel de Dieu le fit émigrer en Bretagne-Armorique, il quitta la Celtie insulaire où il avait fondé tant de monastères aussi bien au Pays de Galles, qu'en Irlande et en Cornouailles... mais décida d'emmener avec lui son fils spirituel Magloire.

Ils traversèrent donc la mer, malgré quelques embûches de Satan qui, par une affreuse tempête, essaya de contrarier leur voyage. Ils empruntaient le chemin que tant de leurs compatriotes prendront par la suite : moines et laïcs embarquant précipitamment pour fuir l'invasion saxonne. Saint Samson et son fils spirituel abordèrent probablement dans le port d'Aleth (saint Servan actuel). Dom Lobineau penche plutôt pour Cancale ; au port submergé de Winiau sur le Guyoul (*qui est in flumine Gubioli, cf Vie des saints de Bretagne, p.104*).

Après leur arrivée en Domnonée, la bénédiction du Seigneur ne tarda pas à se répandre sur le royaume. La sainteté germait sous leurs pas, des monastères s'édifiaient, des villages se créaient et se développaient sous le regard du Christ.

Leur premier *lann* serait à l'origine de la ville de Dol, la future métropole de Bretagne.

Comment se représenter un monastère à cette époque où le monachisme orthodoxe de nos pères de Celtie s'inspirait directement des Pères du désert ? Au milieu d'une enceinte, servant de clôture, et qui rappelait l'enclos tribal des clans celtiques, étaient groupées des petites cabanes le plus souvent en bois, quelquefois en pierres qui servaient de cellules aux moines et à leur abbé ; sur une éminence, l'église. Une autre église devait sans doute être construite à l'extérieur de l'enceinte, car l'autorité de l'higoumène s'étendait là-aussi : autant sur le monastère que sur le territoire rattaché à sa fondation. Certains monastères dont celui de Llanwit au Pays de Galles pratiquaient la *laus perennis*. Il s'agit d'un office de psalmodie ininterrompue, où des groupes de moines se succèdent dans la reprise tour à tour de tous les offices du jour et de la nuit, maintenant ainsi dans l'Église une prière constante. Le monastère des Acémètes à Constantinople possédait une règle identique. La psalmodie des offices s'accompagnait de nombreuses prosternations, la prière du cœur ne leur était pas plus inconnue qu'elle ne l'était aux premiers ascètes des déserts d'Orient.

Les trois obligations fondamentales de la vie monastique : obéissance, pauvreté, chasteté étaient strictement pratiquées par les moines bretons. Qu'on en juge par les trois recommandations faites par Budoc, le père spirituel de saint Gwénolé qui fonda le monastère de Landévennec : « Vaquez à l'étude avec humilité, sans vous enorgueillir de votre science ; soumettez-vous au travail manuel avec abaissement et contrition de cœur, sans rechercher la louange des hommes dans l'exercice de votre art, sans mépriser celui qui l'ignore, insistez sans cesse sur la prière accompagnée de jeûnes et de veilles ». Ces conseils constituent un véritable *typicon* et résument parfaitement la vie des monastères celtiques.

Un usage qui semble assez unique était le chant des *loricae*, longues litanies d'invocations où l'on remarque que l'augustinisme comme mentalité était parfaitement inconnu des chrétientés celtiques. C'est une déformation propre aux auteurs ésotéristes qui a pu les faire comparer à des invocations passant pour avoir une valeur incantatoire et quasi magique.

Chaque monastère possédait sa règle, établie par son fondateur. L'ascèse était généralement très rigoureuse. Obéissance, jeûnes nombreux, pas de boissons

alcoolisées, pénitences particulières. Pour vaincre leurs passions, les moines s'immergeaient dans l'eau froide en pleine nuit par les temps d'hiver. Il s'agissait là d'une mortification courante ! La pratique du *Cross fighell*, où le moine demeurait immobile à genoux, les bras en croix pendant un temps très long, constituait une « méthode » ascétique tout aussi ordinaire ! Comme tous les moines de ces temps bénis, de l'Orient à l'Occident, chacun couchait sur la dure, sans paille ni plume pour reposer son corps fatigué. Les ascètes portaient un habit monastique confectionné à l'aide de peaux de chèvres, et non des vêtements de laine ou de lin. Ils chantaient l'office debout, jamais assis, apprenant le psautier par cœur. La base de la nourriture était le pain d'orge, comme les pauvres gens. Des légumes, rarement du fromage ou des petits poissons. Un tel régime de vie trempait le caractère des hommes qui s'y astreignaient. Un tel exemple constituait une prédication vivante, propre à impressionner durablement les peuples celtiques, remplaçant et supplantant dans leur souvenir le héros païen, tout comme le druide de l'ancienne religion. Sans mépriser ni renier leurs grands hommes du passé, les tribus celtiques entraient dans le temps de la Grâce. Et tout en restant eux-mêmes ils ont excellé dans la pratique de viriles vertus, validées par une juste confession de foi.

C'est dans une telle pénitence que vécut saint Magloire. C'est avec des règles semblables que fut fondé le monastère de Dol. Samson jugeant son fils spirituel suffisamment aguerris, lui confia la conduite de celui de Kerfeunteun (aujourd'hui Lanmeur). Il le gouverna avec la sagesse d'un père, y vivant selon l'*hésychia* (la paix divine) pendant cinquante deux ans. Il instruisait ses moines, les reprenait avec douceur et, son exemple primant la parole, sa douceur les gagnait plus que sa sévérité ne les retenait. Avec un guide aussi éclairé, ils ne pouvaient que gravir plus aisément l'échelle des vertus si bien décrite par saint Jean Climaque.

Pendant le même temps, saint Samson délivra la Domnonée d'une insupportable tyrannie. En effet, à son arrivée dans la péninsule armoricaine, Samson trouva la Domnonée affligée par une révolution de palais : un usurpateur nommé Conomor avait tué le prince légitime Iona, écarté, exilé hors du pays son fils et héritier encore jeune Judual, et il exerçait le pouvoir en tyran, avec la protection du roi franc Childebert. Ému par les plaintes de ses fidèles, Samson se rendit à Paris près du roi franc ; et intervint pour que cesse son soutien au tyran et pour que soit libéré Judual, le prince légitime. Comme on pouvait s'y attendre, Childebert opposa au saint une longue résistance. Il fallait que sa vertu et ses exemples fussent bien grands pour que le

franc relâchât sa proie, donnant de plus à saint Samson un grand domaine sur les bords de la Seine où il lui fit construire un beau monastère. Ce domaine est constitué aujourd'hui par les quatre paroisses : St Samson de la Roque, St Samson-sur-Risle, Conteville et le Marais Vernier. Elles sont situées tout près de l'embouchure de la Seine, rive gauche, au point où se jette dans ce fleuve la rivière de Risle venant de Pontaudemer (aujourd'hui département de l'Eure).

Nous savons, par un document écrit où il a laissé sa signature, que l'Évêque-abbé saint Samson assista à un synode local à Paris en 557 où il rencontra le très illustre évêque saint Germain de Paris.

Pendant tout ce temps, saint Magloire n'avait pas perdu de vue son père spirituel, mais l'histoire nous montre qu'il ne chercha pas à en obtenir un quelconque avantage, ni une quelconque dignité. Il ne s'immisça pas non plus dans le gouvernement de son troupeau. Il avait été fait évêque-abbé de son monastère, rendant aux peuples qui entouraient le lieu de sa pénitence « tous les services de pasteur et de père », et il s'en tenait là.

Saint Magloire succède à saint Samson

Lorsque le Seigneur avertit saint Samson de son trépas prochain, ce fut lui qui manifesta au peuple son fils spirituel Magloire dont il avait pu mesurer le degré de vertu depuis tant d'années. Nous pouvons constater là une règle constante dans la spiritualité orthodoxe : celle qui veut qu'un père spirituel soit manifesté par un autre père spirituel. Sinon, comme l'assurent ces hommes de Dieu : « il s'agit d'un faux maître, dont il faut se garder ».

C'est donc le premier Évêque de la chaire de Dol, l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne, qui présenta aux moines et au peuple chrétien son fils spirituel Magloire, « comme un autre Élisée qu'il leur laissait avec l'esprit d'Élie » leur proposant d'en faire, par l'élection, son successeur. C'était le 28 juillet de l'an du Seigneur 565. Remarquons combien le judicieux conseil de saint Samson était plein d'amour pour l'ordre canonique de l'Église : il leur conseille d'élire Magloire, il ne l'impose pas.

Les moines, les clercs et le peuple s'étant rendus au désir exprimé par saint Samson, ils élurent Magloire comme leur Évêque. Magloire résista quelque temps à

cette élection, puis il accepta, obéissant ainsi, par delà le voile de la mort, à son père spirituel qui l'avait voulu ainsi, en instrument de la volonté de Dieu.

Il n'illustra pourtant pas longtemps la future métropole de Bretagne, n'occupant la chaire épiscopale de Dol que deux ou trois ans seulement. Pendant ce temps, il guida son troupeau avec la sagesse et le même amour qu'il avait conduit les moines de Kerfeunteun. Se voyant cassé de vieillesse et plus que septuagénaire, il supplia le Seigneur, avec larmes, de le relever de cette charge, afin qu'il pût retourner à son hésychia, à sa solitude. Il pria, pleura et fit tant que le ciel lui dépêcha son Ange afin de lui apporter, de la part du Seigneur, la bénédiction pour retourner en sa solitude.

Soucieux du bon ordre de l'Église, il fit agréer sa démission à ses moines, à son presbytérium comme à son peuple. À son tour, il manifesta son successeur afin qu'il devînt leur père spirituel. Budoc prit donc la succession épiscopale de saint Magloire.

Laissant son peuple sous la conduite de son fils spirituel qui deviendra saint Budoc, il ne les oublia pas dans sa prière. Les moines en effet ne sont pas des tempéraments mélancoliques, encore moins des êtres égocentriques voire des misanthropes. Tous ses fidèles étaient présents dans sa prière, lorsqu'il s'installa à proximité d'un marais écarté, tout près de la mer. Il y fut bâti un oratoire et quelques cellules tant pour lui que pour un petit nombre de moines qui tinrent à rester auprès de lui, afin de profiter jusqu'à la fin des bienfaits de sa paternité spirituelle.

Il avait choisi ce désert plutôt que les saints monastères de Dol ou de Kerfeunteun pour être plus solitaire et moins exposé à la visite des gens du monde. Mais, tout comme saint Séraphin de Sarov au siècle dernier, ce qu'il voulait éviter arriva. Sa réputation de sainteté se répandant partout, des malades accouraient à son ermitage afin que sa prière obtînt de Dieu leur guérison ; des possédés pour obtenir leur délivrance des esprits mauvais ; des affligés venus chercher une parole qui fût bonne pour leur âme ; des malheureux cherchant à la fois un secours auprès de sa charité, et une consolation née de ses entretiens lumineux ; des chrétiens pieux, soucieux de recueillir des conseils judicieux. Plusieurs même lui apportaient la nourriture et les subsides nécessaires dans le but « de lui rendre la solitude plus supportable ». Mais lui, sachant ce qu'il avait choisi et pourquoi il l'avait choisi conservait « la meilleure part » et il ne se laissait pas enlever. Il continuait donc de pratiquer sa rude ascèse, distribuant ce qu'on lui apportait à tous les pauvres et malheureux qui avaient recours à lui.

La vie des serviteurs de Dieu présente, à ce sujet, de nombreuses similitudes. La pierre de touche de leurs vertus, c'est toujours l'humilité. Lorsque Dieu guérit les malades en écoutant leurs prières, chasse les démons lorsqu'ils le Lui demandent, jamais les saints ne se prennent pour des « magiciens-guérisseurs » embouchant les trompettes de la renommée comme le faisait Simon le Magicien et comme le font aujourd'hui ses nombreux émules. On les voit toujours fuir cette renommée, et n'agir qu'avec la bénédiction, voire l'ordre de leur père spirituel ou de leurs supérieurs légitimes. Que ceci nous soit une règle pour juger de bien des propagandes faussement présentées comme « charismatiques » et qui ne servent ni l'Église, ni le Seigneur. Elles ne visent souvent qu'à amasser, en ce bas monde, un trésor matériel qui sera consumé avec lui.

À saint Magloire, l'évêque-ermite, cette réputation déplut aussi. Ne pouvant la supporter, il envisagea de quitter cet ermitage pourtant bien pauvre et de se retirer encore plus loin. Soumis à l'autorité épiscopale de son évêque dont il avait été le père spirituel, il lui confia son dessein. Remarquons encore ici la profonde humilité de saint Magloire. Il n'hésita pas et obéit sans murmurer à saint Budoc qui sut l'en dissuader. Son ancien disciple lui démontra fort sagement que, n'étant pas sur cette terre pour lui seul, il ne devait pas refuser son assistance à tant d'âmes qui trouvaient auprès de lui le remède à leurs maux et la consolation dans leurs peines. Saint Budoc pensa surtout qu'on ne pouvait mettre une telle lumière sous le boisseau, et mit tout en œuvre pour qu'elle brillât aux yeux des hommes.

L'ascète Magloire se soumit, sans difficultés, à l'avis de ce grand serviteur de Dieu, oubliant qu'il avait été son fils spirituel, pour ne voir en lui que l'autorité épiscopale qu'il vénérât comme il se doit. L'humilité des serviteurs de Dieu dépasse la mesure humaine ; la sagacité des vrais pères spirituels est au-dessus de toute sagesse. Nous en avons là un exemple précis.

Saint Magloire à Serk

Magloire avait mortifié sa volonté propre. Il avait obéi, n'écoutant point ses propres pensées. Mais voici que le Seigneur allait lui accorder bientôt ce qu'il désirait, manifestant aussi à saint Budoc sa volonté. Il était bien inscrit dans le plan divin, le départ de saint Magloire de son monastère continental.

Entrons dans la trame de l'évènement qui détermine ce départ.

Le Tiern Loïescon, chef de l'une des plus riches familles de Dol, venait d'être guéri d'une lèpre qui le rongait depuis sept ans, grâce aux prières du saint ermite. Mû par une profonde reconnaissance, li lui fit don de l'île de Serk qui était son domaine, afin qu'il y construisit un monastère. Saint Budoc y voyant le doigt de Dieu et bénissant le projet, saint Magloire partit s'installer dans l'île de Serk.

Il y rebâtit un monastère. Ce fut une nouvelle ruche où les moines, tels des anges terrestres, se consumaient dès leur jeunesse, comme des cierges de cire pure, brûlant de la flamme de l'esprit. Le temps n'était pas alors celui des calculs bien peu chrétiens sur la meilleure carrière mondaine à suivre. Dès leur jeune âge, bien des jeunes bretons choisissaient la meilleure part. Ils s'engageaient dans la « vie angélique », seul idéal qui donnait un vrai sens à leur vie. C'est là que notre saint devait terminer la sienne, dans la même ascèse que celle qu'il avait toujours pratiquée. Selon l'usage orthodoxe (qui constitue une règle canonique depuis toujours) il jeûnait tous les mercredis et les vendredis. Il mortifiait toujours son pauvre vieux corps, demeurant dans la prière pure sur le bord de la mer jusqu'à l'heure des Matines. Dès que la cloche appelait à cet office, il s'y rendait en toute hâte le premier, afin d'aider ses frères par son exemple. Après Matines, il ne prenait qu'un peu de repos jusqu'au matin. Il se préparait alors à la Divine Liturgie, avant de se tenir devant le Saint Autel, et de « prêter à Dieu sa langue et sa main » pour le Sacrifice non sanglant, grand et redoutable.

Il conserva inviolablement sa pureté jusqu'à sa mort. Autant que la charité le lui permettait, il évitait la compagnie des femmes. Sa prudence était grande, tant il était soucieux d'éviter toute tentation grave à des fins spirituels. Un exemple illustrera fort bien notre propos.

Dans les derniers temps de sa vie Magloire, fort avancé en âge, ne pouvait même plus se rendre à l'église sans être soutenu ou plutôt porté par deux diacres choisis parmi les moines les plus robustes de la communauté. Un jour, un de ces diacres, pris d'une faiblesse soudaine, fut obligé de cesser son office. À cette époque, les femmes entraient encore, sinon dans le monastère de Serk, du moins dans l'Église. À la porte de cette église, le diacre en avait vu une dont la beauté provocante l'avait frappé comme d'un coup de foudre, brisant à la fois sa force physique et son énergie morale. Voulant préserver ses moines, et pour éviter le retour d'un semblable danger, Magloire

ferma définitivement l'église du monastère aux femmes (ce qui implique qu'une autre église était bâtie dans l'île de Serk et où tout le monde pouvait se rendre). Quant au reste du monastère, elles n'y avaient sans doute jamais mis les pieds, car un document écrit au commencement du VIII^e siècle et qui exprime, dans leurs principaux traits, les différents états de l'église orthodoxe scotto-bretonne aux trois siècles précédents, lui donne pour caractère, au V^e et au VI^e siècle jusque vers 530, la prédominance du clergé séculier et l'admission des femmes à certaines fonctions religieuses (cf *Catalogus Sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora* publié par Usher dans ses *Britannicarum ecclesiarum antiquitates* (1687) p.473-474, cité par Duchesne dans la *Revue de Bretagne*, année 1884, 1^{er} semestre) ; à partir du VI^e siècle au contraire, surtout depuis 530, le monachisme du clergé semble très majoritaire, accompagné de l'exclusion absolue des femmes de toute fonction religieuse et de l'enceinte des monastères.

Les Églises orthodoxes de Celtie restaient attentives aux corrections éventuelles de leurs sœurs dans la Foi. Elles n'en résistaient pas moins fermement et farouchement à toute atteinte à leur sainte liberté dans le Seigneur comme à toute réforme autoritaire non conforme à la norme conciliaire en vigueur dans l'Église universelle.

Ses derniers combats et ses miracles

Avant de quitter ce monde le Seigneur permit qu'il fût éprouvé une dernière fois. Il manifesta aussi son saint, dès cette vie, lui permettant d'accomplir plusieurs prodiges en son nom.

Le Tiern Loïescon, comme nous l'avons vu, avait fait don de son île de Serk. Mais en fait lorsque le partage fut fait et que la moitié seulement de l'île revint au monastère, le gibier, le poisson et tout ce qui faisait la richesse de cette île passa dans la partie possédée par le saint. L'épouse de Loïescon, à qui ce partage n'avait jamais plu, parvint, à force de récriminations auprès de son mari, à le décider de revenir sur le partage et de confier au saint la partie abandonnée par les animaux. Il céda, pour complaire à son épouse. Il ne put cependant empêcher les effets de la libéralité de Dieu envers ses serviteurs. En effet, les animaux suivirent saint Magloire dans le nouveau lot qui lui était accordé. Loïescon comprit, grâce à ce prodige, que Dieu

ne voulait pas que son présent fut fait à demi. Aussi, sans écouter les plaintes de son épouse, il laissa toute l'île à la disposition du saint. Que fit Magloire ? Rien. Il n'avait rien demandé. Il se plia aux volontés successives de son bienfaiteur. Il lui rendit en prières, le bien que Loïescon lui fit finalement, sans calcul, ni regret. Très certainement Dieu voulut-il lui accorder une paix complète, afin qu'il achevât paisiblement les derniers temps de sa vie.

Au cours de ses dernières années, il fut appelé aussi sur l'île voisine de Jersey, pour la délivrer d'un cruel fléau. En décrivant ce fléau par un dragon énigmatique, nous devons comprendre qu'il figure ordinairement l'esprit du mal, l'antique serpent, le paganisme. Saint Magloire dut les délivrer d'une infestation diabolique particulièrement grave. En retour, les habitants de Jersey offrirent toute leur île au saint qui n'en accepta que la septième partie, où bientôt s'établit un monastère, colonie de l'abbaye de Serk, perpétuée à travers le Moyen-Age, sous le titre de Prieuré ou chapelle de Saint-Mannelier, nom qui subsiste et qui n'est qu'une altération de saint Magloire (cf Gerville, *Recherches sur les îles du Cotentin et sur la mission de saint Magloire*, Valogne, 1846, p.12).

À cinq lieux de Serk, l'île de Guernesey était toute entière en la possession d'un tiern breton fort riche nommé Nivo. Ce dernier n'avait qu'une fille, belle, mais muette. En raison de son infirmité, elle ne trouvait point d'époux. Ses parents vinrent se jeter aux pieds du saint, le suppliant de rendre à leur fille, par ses prières, l'usage de la langue. Par humilité, le saint refusa longtemps. Puis par pitié pour les parents, il céda et pria. La fille du Tiern Nivo retrouva l'usage de la parole et ses parents purent la marier. Reconnaissants, ils voulurent donner toute leur île au saint. Magloire refusa. Son bienfait ne fut pas oublié et son nom reste en grande vénération dans l'île de Guernesey.

Comme il vécut toujours dans les îles et auprès des gens de mer, on n'est point étonné que ses miracles aient pour la plupart un caractère maritime. Ses prières rendirent à la vie un serviteur du monastère qui s'était noyé en pêchant afin d'assurer la subsistance des moines. Un autre pêcheur qui avait perdu non la vie, mais son couteau tombé dans les flots par accident, le retrouve le lendemain, grâce à Magloire, dans le ventre d'un poisson.

Enfin, il y a la charmante et curieuse histoire des petits moines (*parvuli monachi*) de l'île de Serk qui tend à démontrer que saint Magloire, dans l'école jointe à son

monastère (ce qui était commun à presque tous les monastères bretons) instruisait ses écoliers, non seulement dans les sciences divines et humaines, mais aussi un peu dans l'art de la navigation. En ce temps-là, sévissait en Bretagne-Armorique une cruelle famine. Comme saint Grégoire de Tours mentionne en 585 un fléau de ce genre qui désola la plus grande partie de la Gaule, on rattache d'ordinaire la famine de la vie de saint Magloire à cette date. L'île de Serk nous l'avons vu était riche de pêche et de chasse, bien cultivée par ses moines. Serk souffrait donc peu de la famine ; des bords voisins on y vint chercher refuge contre le fléau. Bientôt l'affluence des réfugiés épuisa les ressources de l'île. L'intendant et l'économe du monastère vinrent signaler le péril à Magloire, lui exposant la nécessité de renvoyer les étrangers et de disperser la communauté, en laissant seulement au monastère le vénérable abbé et quelques anciens, auxquels on réserverait le reste des provisions et qui attendraient là, avec la fin du fléau, le retour de leurs frères. Magloire repoussa cette proposition ; sa charité voulut jusqu'au bout prodiguer aux réfugiés le pain du monastère -sa charité et sa foi intrépides, comptant sur la Providence pour lui en donner les moyens. On songe ici, à saint Nectaire qui, pendant la guerre de 1914, refusa à ses moniales la permission de faire des réserves en prévision du blocus qui allait affamer la Grèce. Les moniales obéirent et, durant toute la guerre, la Providence de Dieu nourrit tout le monastère et ses visiteurs. Le Seigneur exauça pareillement Magloire de façon imprévue.

Ce même jour, un groupe de « moinillons » vinrent demander au Père Abbé la bénédiction pour descendre sur le rivage, afin d'y apprendre leurs leçons sans troubler le repos des moines. En réalité les jeunes enfants désiraient surtout s'ébattre et aller jouer près de la plage. Saint Magloire ne fut pas dupe de leurs intentions ; mais, plein de bonté il sourit et leur dit : « allez donc, mais soyez raisonnables et revenez à l'heure prescrite ». Arrivés au « Creux » qui est toujours le port de l'île, les écoliers virent un vieux navire hors d'usage qui avait été amarré sur les galets. Ils y pénétrèrent en riant et jouèrent à imiter les manœuvres des marins dont ils avaient appris quelques rudiments à l'école du monastère. Mais pendant ce temps là, la mer montait rapidement, car c'était le temps des grandes marées de l'équinoxe de septembre... Il n'est donc pas étonnant qu'une lame énorme, sans soute poussée par le vent, envahit la grève, soulève le vieux navire et en se retirant l'entraîne au large avec tous ses passagers. On s'imagine la terreur de ces pauvres enfants. Affolés, ils crient vers le Seigneur, appellent à leur secours le bon père Magloire. Ils prient avec une foi

si ardente qu'ils croient le voir parmi eux, avec son bâton pastoral, les conseillant et s'évertuant à les seconder. Ils mettent tout leur zèle, toutes leurs forces, tout ce qu'ils ont pu acquérir de pratique maritime à réussir leur manœuvre. Dieu et saint Magloire les secondent, ils arrivent bientôt près de la côte neustrienne, vers la baie du Rosel probablement (Cotentin). Là, on ne souffrait pas de la famine. Quand on apprit la détresse du monastère de Serk, lorsque l'on vit que ce vieux navire était parvenu à bon port sans mâts ni voiles avec un équipage d'enfants, la foule cria au miracle. Le comte Frank lui même fut touché, et comme il vénérât le nom de saint Magloire, il n'eut d'autre idée que de secourir les habitants de Serk. Il remplit le navire de grains, de farine, de draps, de vêtements, sans compter une bonne somme d'argent. le navire ainsi lesté repartit avec les enfants et arriva heureusement à Serk trois jours après son départ inopiné. Le chargement était tel qu'on envoya pour l'enlever six paires de bœufs. La famine de Serk était donc enrayée.

Ce fut le dernier bienfait terrestre de saint Magloire.

La naissance au ciel de saint Magloire

Peu de temps après, comblé de jours et de vertus, Magloire reçut deux visites angéliques l'avertissant de son prochain départ. Il s'y prépara avec une grande ferveur et un redoublement admirable de zèle et de piété.

La tradition nous rapporte que, vers le 15 octobre de l'an 586, un Ange lui apporta le Corps et le Sang très purs du Seigneur. À partir de ce moment là, il ne consentit plus à sortir de l'Église, répétant sans cesse ce verset d'un psaume du saint Prophète David : « J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai point de la lui demander, c'est de demeurer dans la Maison du Seigneur, tous les jours de ma vie ».

Le Seigneur allait bientôt exaucer son vaillant serviteur, le faisant passer de l'Église terrestre à celle du Paradis. Le 24 octobre 586, il donna sa dernière bénédiction à ses moines et fils spirituels dans les bras desquels il s'endormit, assisté de saint Budoc, son évêque et fils spirituel qu'il avait installé sur la chaire épiscopale de Dol.

Les armées démoniaques n'ayant rien à retenir en lui, ne purent point s'opposer à sa montée au Ciel, porté par les Anges. Ayant espéré dans le Seigneur, et marché selon ses voies, il ne fut point confondu par l'injuste accusateur.

Entré dans la joie de son Seigneur, il dispense sa bénédiction à ceux qui le prient avec foi. Que saint Magloire nous aide à porter haut le flambeau de la Vraie Foi Orthodoxe, au milieu des ténèbres de l'apostasie moderne, plus terrible pour nos âmes que l'ancienne invasion des Normands.

Saint Père Magloire, prie Dieu pour nous !

La gloire posthume de notre saint

Mais l'histoire de notre illustre saint Magloire ne finit pas avec sa vie terrestre. Une gloire posthume l'attendait sur la terre bretonne qu'il avait contribué à évangéliser. L'un de ses plus grands rois devait même être l'ambassadeur de la reconnaissance de toute la nation.

À la fin du siècle dernier (1892) l'abbé Fouéré-Macé, recteur de Lehon, publia une riche histoire du monastère royal qui porte le nom de saint Magloire. Il nous raconte comment le Roi Nominoë, chassant dans la forêt où s'élèvent maintenant Dinan et Lehon, trouva au fond de ce désert, et selon toute apparence, dans de mauvaises huttes de branchage six pauvres moines, pâles, émaciés vivant selon la vieille règle celto-bretonne.

Ces derniers font appel à son royal soutien. Nominoë leur demanda alors s'ils possédaient par devers eux les reliques de quelque saint, car, dit-il, si je donne de la terre à vos saints, je pourrais espérer leur assistance lorsque j'en aurais besoin dans les affaires de mon royaume. Les six moines n'en avaient pas. Le roi se borna à leur donner de l'argent, tout en renouvelant sa promesse de belles terres, s'ils pouvaient se procurer quelque saint corps.

Et nos moines impécunieux de songer aux reliques de saint Magloire qui étaient vénérées dans l'église du monastère de Serk, y accomplissant des miracles par lesquels le Seigneur continuait de manifester la sainteté de Magloire comme la faveur divine dont il jouissait.

C'est donc un pieux larcin qu'envisagèrent les moines. L'un des six rencontrés par Nominoë se rendit donc à Serk, alla vénérer les reliques, soucieux aussi de reconnaître le terrain pour mieux pouvoir s'en emparer. La façon dont il s'y prit prouve bien qu'à cette époque les îles du Cotentin étaient peuplées de bretons, dépendaient de la Bretagne et avaient pour souverain le roi de ce pays (cf Arthur de la Borderie).

Les reliques de saint Magloire ayant des gardiens le moine s'adresse à eux ainsi : « Je vous salue de la part du roi, et de sa part aussi, si je parviens à accomplir ma mission, je vous promets pour vous et votre postérité de grands honneurs et beaucoup d'argent. Mais je n'ose vous faire connaître ses ordres secrets avant que vous ayez juré solennellement de jamais les révéler, quoi qu'il arrive ». Le moine de Lehon réussit dans sa mission. Il avait obtenu des gardiens du corps de saint Magloire l'engagement formel de favoriser en temps opportun l'enlèvement de ce précieux dépôt. Quelques mois plus tard, sortaient de la Rance et se dirigeaient vers Serk, quelques pèlerins sous la conduite de Condan, le plus prudent et le plus habile des moines de Lehon. Passant quelques jours à Serk, tels d'habituels pèlerins, le septième à minuit, accompagnés des gardiens des reliques (qui les suivront) ils enlèvent le saint corps, le mettent dans leur barque et font force rames vers le Sud. Bientôt à Serk, le larcin est découvert, tous les serkains furieux sautent dans leurs barques, donnent la chasse aux ravisseurs, les rejoignent malgré leur avance. Ils vont en faire justice, quand un effroyable orage disperse la flotte de Serk et pousse sans grande avarie la barque de Condan, avec tous ses passagers, et le saint corps aussi, jusqu'au rivage.

Jusqu'à présent, cette histoire de la translation des reliques de saint Magloire a toute la physionomie d'une chronique sincère et véridique ; tout y est parfaitement vraisemblable, raisonnablement conforme aux mœurs de ce siècle pour qui le « vol » des reliques n'était guère un délit. À tel point que le biographe de saint Konwoïon, lui fait d'un exploit de ce genre, un titre de sainteté ! (*Acta SS Rotonensium*, l.2, c.9 dans Dom Morice, *Preuves de l'histoire de Bretagne*, I 250-251). Par contre, se place ici un épisode fort agréable répondant sans doute à un fait vrai, mais qui sous la forme où il nous est parvenu, sent plus la légende que la chronique. C'est l'épisode du bon cidre de Pleudihen. Si vous passez à Pleudihen, sur la route de Dinan à Saint Malo, on vous racontera une curieuse histoire qui date, paraît-il, du IX^{ème} siècle. Comme le moine Condan et ses compagnons portaient la précieuse relique, ils firent halte à Pleudihen près de Dinan. De façon à pouvoir se reposer ils hissèrent le fardeau sacré sur l'une des fourches d'un pommier et s'allongèrent au pied de celui-ci pour se reposer.

Mangeant à son réveil une pomme, l'un des moines la trouva délicieuse et reprocha au propriétaire de les avoir tant déprisées. Le propriétaire, assurant qu'elles avaient toujours été d'une aigreur insupportable, en goûta également. En fait la chûsse de saint Magloire était posé sur un pommier bifurqué, partagé en deux grandes branches, formant chacune une tête, presque un arbre séparé. La partie où reposait le corps de saint Magloire portait des pommes délicieuses alors que l'autre partie continuait de fournir des pommes absolument aigres comme tout le pommier auparavant ! C'est l'histoire du bon cidre de Pleudihen. On n'en parle donc que par oui-dire ; la légende n'en est pas moins charmante et d'un parfum tout breton.

Au reste, une fois le corps de saint Magloire en Armorique, il fut transporté sans difficulté et vénéré à Lehon sans problème. Si les moines de Serk ont élevé quelque protestations contre ce rapt sacré, elle n'a laissé aucune trace.

Construction du Monastère royal de Lehon

Les moines de Lehon abritèrent les précieuses reliques dans leur petite église de bois située au bord de la Rance et au pied de la colline de Lehon. L'exiguïté de ce pauvre sanctuaire n'empêcha pas l'éclat du triomphe. Nominoë accourut, vénéra les reliques du saint et tint largement ses promesses. Il combla le monastère de domaines, de richesses et de privilèges, d'où le nom de monastère royal de Lehon. Les moines franks de l'abbaye parisienne de saint Magloire qui ont transcrit au XIème siècle la vie de leur patron, fidèles au ressentiment frank contre Nominoë, se sont plu à effacer son nom ; mais l'auteur de la *Chronique de saint Brieuc* en transcrivant dans son œuvre cette histoire de la fondation du monastère de Lehon, n'a pas oublié le grand chef breton : *Eidemque monasterio Neomenius, Britonum pro tunc rex strenuissimus, multa donaria atque res hereditarias largitus fuit et concessit, ac certa privilegia et gratias quam plurimas auctoritate regia donavit et confirmavit (À ce même Monastère, Nominoë, alors roi très vaillant des Bretons, donna généreusement et accorda de multiples dotations et biens héréditaires, et il le gratifia de certains privilèges et de grâces très nombreuses, qu'il confirma de son autorité royale)* (cf B.N ms lat. 6003, f. 73 v°).

Comme on peut s'en douter le peuple qui commençait d'aborder en ce lieu, les troupes de pèlerins qui ne pouvaient tenir dans l'étroit oratoire, poussaient les moines

à remplacer leur petite chapelle de bois par une spacieuse église bâtie en pierre. Ayant, près de chez eux, une ville romaine en ruines, Corseul, ils découvrirent sur une hauteur peu éloignée une construction en forme de temple très antique. Il se révélait indestructible. Le seul moyen aurait été de détruire un pilastre plus que les autres et qui portait la principale charge de la construction. Seulement celui qui briserait le pilastre, devrait nécessairement périr, recevant lors de la chute, tout l'édifice sur la tête. Ce fut le maître d'œuvre qui s'en chargea « pour la gloire de Dieu et pour saint Magloire, avec l'espoir s'il périssait d'avoir en l'autre monde sa récompense ». Ainsi fit-il. Il sapa le pilastre, lequel céda, entraînant toute la voûte, puis tout l'édifice. Le maître d'œuvre, enseveli sous l'avalanche, disparut. Mais ses compagnons le retrouvèrent couché, mais vivant, sans blessure grave, dans une sorte de boyau ou petite cellule que les pierres de la voûte et celles du pilastre avaient formée dans leur chute, par leur rencontre, en se soutenant mutuellement. Le maître d'œuvre déclara lui, avoir vu, au moment de la catastrophe, la main de saint Magloire s'étendre sur sa tête, retenant l'énorme masse qui allait le broyer. Et c'est ce maître d'œuvre qui travailla, pour remercier saint Magloire, à lui bâtir sa basilique de Lehon. Arthur de la Borderie note que « cette histoire si curieuse, si originale a un caractère frappant de sincérité ». Tous les traits, tous les détails de ce récit sont d'une précision, d'une vérité historique, qui décèlent dans le narrateur un témoin oculaire, tout au moins un proche contemporain.

Pendant la période orthodoxe de notre histoire locale, ce fut le moine Condan (l'auteur du rapt sacré des reliques) qui devint le premier abbé du monastère de Lehon en 850. Mais à peine le monastère bâti et la basilique édifiée, il dit adieu à ses frères pour terminer sa vie dans la solitude. En 869, le moine Brito lui succéda comme higoumène. La jeune communauté, jouissant d'un tel renom, devint nombreuse et fervente. Elle prospéra, protégée par les rois de Bretagne, et menant une vie toute angélique pendant 120 ans. Fuyant les normands il appartint à l'abbé Junan de soustraire les saintes reliques à la rapacité sacrilège de l'envahisseur vers 1073. Ils ne laissèrent à Lehon qu'un monceau de ruines ; la riche basilique avait été détruite et le désert s'était fait de nouveau dans la triste vallée. Accompagné de Salvador, l'évêque d'Aleth, Junan arriva sain et sauf à Paris où il mourut. Cette émigration transportait les reliques de onze évêques dont celles de saint Samson et de saint Paterne (cf Fouéré-Macé dans *Le Prieuré Royal de Saint-Magloire de Lehon*).

Lorsque la paix fut rétablie en Bretagne, les moines remportèrent leurs reliques dans leur pays d'origine, mais ils laissèrent en hommage, à ceux qui les avaient secourus, quelques vénérables restes du corps de saint Magloire.

Ils furent vénérés dans la célèbre abbaye Saint-Magloire de Paris, et y restèrent jusqu'à la Révolution. Nul ne sait ce que sont devenues, dans ses tribulations, les reliques du saint dont nous venons de célébrer l'éternelle mémoire. Ce n'est sans doute pas un hasard si aujourd'hui, une paroisse orthodoxe occupe une partie du lieu où se dressait cette si fameuse abbaye. Notre Iconographe a peint trois Icônes de saint Magloire dont l'une se trouve dans notre église de la Protection de la Mère de Dieu au Pennet en Trévron, l'autre en la Paroisse Orthodoxe de la Sainte Trinité de Paris, et la troisième à Lehon dans l'enceinte des restes du vieux monastère Saint-Magloire. Nous le prions avec une ferveur renouvelée par la connaissance de son histoire, afin qu'il bénisse ses enfants, et veille sur la Bretagne et l'Église. À saint Magloire, nous demanderons aussi le courage nécessaire à la reconstruction de l'Église de nos Pères, et au fidèle accomplissement de tous nos devoirs de Chrétien Orthodoxe. À lui dont toute la vie peut se résumer à sa parfaite observance des règles de la vie monastique, nous solliciterons son intercession afin que Dieu suscite parmi nous de pieux et saints moines qui deviendront les poumons de notre Mission.

Atanaz F. Guillemot

La vérité de tes œuvres Ô Père et Pontife Magloire, T'a rendu pour ton troupeau,
règle de foi, Modèle de douceur, Maître de tempérance. Aussi as-tu obtenu Par ton
humilité, l'exaltation, La richesse par ta pauvreté. Prie le Christ Dieu de sauver nos
âmes. (Tropaire des Pontifes).

Article paru dans « La Bretagne Orthodoxe » n° 9 (1991).

Transcrit par Aerwann Abhervé, de Landivisiau.

Un courrier intéressant de père Maxime sur la tonsure monastique celte

« Concernant votre demande j'avoue qu'il est très difficile de trouver des informations rigoureuses sur la tonsure celtique pour des raisons que vous connaissez sans doute. La première est que les usages monastiques de type celtiques ont été systématiquement combattus par l'Eglise romaine et vigoureusement éradiqués là où ils subsistaient dès que cela a été possible par les Francs en Armorique et par les Anglo-Saxons dans les Iles britanniques. Après Redon et Rhuys, le dernier monastère à avoir conservé ces usages comme la tonsure par exemple, est Landévennec jusqu'en 818 où le monastère est mis à sac par les Francs durant la campagne de Louis le Pieux contre les Bretons. La restauration du royaume de Bretagne par Nominoë au cours du IXe siècle ne semble pas avoir été jusqu'à rétablir ces usages alors que la règle de saint Benoît s'établit en Bretagne comme ailleurs en Occident. En Grande Bretagne, tous les monastères primitifs ont été détruits par les Anglo-Saxons peu après avant d'être rebâtis sous l'ordo bénédictin latin même au Pays de Galles et en Cornouaille, sauf dans l'espace scottique où il est clair que ces usages ont subsisté pendant plusieurs siècles dans le Nord et l'Ouest de l'Ecosse, les Iles et surtout en Irlande. Cela dit, les usages latins seront imposés au plus tard au cours du XIIe siècle par les rois irlandais soucieux de se concilier l'Eglise romaine après la réforme de Grégoire VII, notamment par rapport aux Anglais « favoris » du siège romain jusqu'à leur conversion au protestantisme dès 1530. Les campagnes « terre brûlée » du puritain Cromwell tristement renommées au XVIIe vont dévaster l'Eglise d'Irlande à commencer par les monastères, bastion de la résistance nationale et refuge de la culture gaélique qui sera interdite jusqu'au kilt et à la cornemuse... Ce n'est donc pas étonnant si après huit siècles, il ne reste pratiquement plus rien de la tradition bardique et des usages monastiques des celtes, et il faudra attendre le XIXe siècle romantique pour que ces usages soient à nouveau évoqués avec beaucoup de confusion. Avant cela, ils sont systématiquement dénigrés ou déniés par tous les auteurs qui considéraient le monachisme celtique comme crypto-pélagien, sans jamais que cela ait été prouvé ou établi de quelque manière. Il est plus probable que l'accent ait été simplement mis par les Celtes dont le clergé était entièrement monastique, sur l'effort personnel de par le caractère héroïsant de leur culture aristocratique...

L'iconographie et l'archéologie sont donc également assez succinctes sur ce sujet précis. La plupart des historiens relient le monachisme celtique à l'antique culture bardique christianisée mais les témoignages écrits les plus anciens remontent seulement au XIII^e siècle (Le livre noir de Camartheen par exemple) même s'ils témoignent d'une tradition orale plus ancienne. La règle de saint Colomban ne dit pas grand chose à ma connaissance de ces usages précis. C'est chez les chroniqueurs francs (Ernold le Noir) et saxons qu'il faut chercher des mentions d'une tonsure particulière dont les divers témoignages se recourent pour la rapprocher des descriptions que font les Grecs de l'Antiquité de leurs contemporains celtes. J'ajoute que de nombreux signes relient les Eglises primitives des deux Bretagnes et de l'Irlande plutôt à l'Egypte (le modèle du kenovion pacômien) et à l'Orient plutôt qu'à Rome, du fait des anciennes lignes de contact maritimes entre l'Orient et l'extrême Occident. Par exemple, le mot église en Irlandais est « cill » du grec kelly et la racine lan-/lanv- qui désigne le monastère dans toutes les langues celtiques vient du grec lavra. De nombreux exemples pourraient être évoqués, malheureusement ces sujets ont été toujours étudiés autrefois par des universitaires très latins (Dom Louis Gougaud en France par exemple), ou bien plus récemment complètement hétérodoxes, voir néo-païens comme l'ouvrage « Druides ou moines » d'André Daprey. Le plus intelligent à mon sens est de rapprocher les moines celtes de leur modèle connu, à savoir le monachisme égyptien, voire syro-palestinien de l'âge d'or de la culture monastique en Orient. »



La fraternité (catholique-romaine) Saint Samson - Saint Olaf

(voir FSA n° 92)

L' Association Foi et Culture Bretagne-Norvège (A.F.C.B.N.) a pour sainte patronne, Marie "Étoile de la Mer".

En Bretagne, l' Association est accompagnée par la Fraternité St Samson - St Olaf .

La Fraternité est née en 2014 à l'occasion du jumelage entre les cathédrales Saint Samson de Dol-de-Bretagne et celle, norvégienne, de Saint-Olav de Trondheim. Ce jumelage est né lui-même durant les fêtes du millénaire de l'intervention victorieuse d'Olaf II en 1014, contre les camps des nordiques païens , les vikings, avec sa flotte le long des côtes de la Domnonée à partir du port de Roz-sur-Couesnon de l'évêché de Dol. Un pèlerinage de reconnaissance naîtra de l'évènement pour honorer le saint roi Olaf dont la cape fut conservée au Mont Saint-Michel.

La chapelle Saint-Samson en Plougasnou (29) a été mise à la disposition de la fraternité en 2017. Une magnifique chapelle face à la mer, surplombant la Baie de Morlaix...



Contacts :

En Bretagne: Gilles JARNOÛEN de VILLARTAY

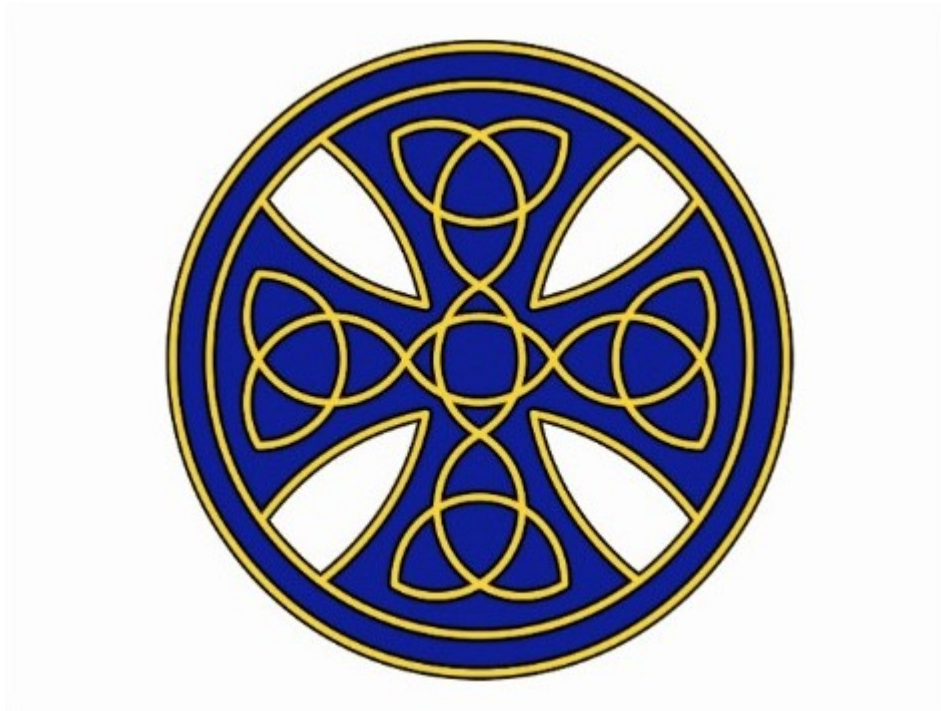
Kervasdoue / place Laviec / 29610 GARLAN

Tél. 02 98 79 16 80 / Émail : gjdev@wanadoo.fr

En Norvège : Père Egil MOGSTAD

Griffenfelds gate 1C / 7012 Trondheim

Émail : mogstad@online.no / trondheim@katolsk.no



Transmis par l'hypodiacre Jean-Claude Hipeau

L'histoire de Vannes... A Toute Berzingue ! : <https://youtu.be/q-yobAPUA80>

Humour



Bulletin d'adhésion



Nom, prénom :

Adresse :

Courriel :

J'adhère à la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne pour l'année **2021**.

et verse ma cotisation de 10 € 15 € par famille

Je soutiens la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne par un don de et souhaite recevoir le feuillet Sainte Anne.

Je souhaite être membre de la fraternité mais je ne peux verser ma cotisation.

Chèque libellé à l'ordre de : AJM section Sainte Anne.

Fraternité Orthodoxe Sainte Anne

19 avenue du Général de Gaulle 22190 PLERIN-sur-MER